

ANANDA DEVI

**LES JOURS
VIVANTS**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- PAGLI, roman, 2001.
SOUPIR, roman, 2002.
LE LONG DÉsir, poésie, 2003.
LA VIE DE JOSÉPHIN LE FOU, roman, 2003.
ÈVE DE SES DÉCOMBRES, roman, 2006.
INDIAN TANGO, roman, 2007 (« Folio » n° 4854).
LE SARI VERT, roman, 2009 (« Folio » n° 5191).
LES HOMMES QUI ME PARLENT, 2011.

Chez d'autres éditeurs

- SOLSTICES, nouvelles, Regent Press, 1977.
LE POIDS DES ÊTRES, nouvelles, Éditions de l'Océan Indien, 1987.
RUE LA POUdRIÈRE, roman, Nouvelles Éditions Africaines, 1989.
LE VOILE DE DRAUPADI, roman, L'Harmattan, 1993.
LA FIN DES PIERRES ET DES ÂGES, nouvelles, Éditions de l'Océan Indien, 1993.
L'ARBRE FOUET, roman, L'Harmattan, 1997.
SOLSTICES, nouvelles, Le Printemps, 1997 (réédition).
MOI, L'INTERDITE, roman, Dapper, 2000.
LES CHEMINS DU LONG DÉsir, poésie, Grand Océan, 2000.

LES JOURS VIVANTS

ANANDA DEVI

LES JOURS VIVANTS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*Unreal City,
Under the brown fog of a winter dawn,
A crowd flowed over London Bridge, so many,
I had not thought death had undone so many.
[...]
“That corpse you planted last year in your garden,
Has it begun to sprout? Will it bloom this year?”*

Cité fantôme

Sous le fauve brouillard d'une aurore hivernale :
La foule s'écoulait sur le Pont de Londres : tant de gens...
Qui eût dit que la mort eût défait tant de gens ?
[...]
« Ce cadavre que tu plantas l'année dernière dans ton
jardin,
A-t-il déjà levé ? Va-t-il pas fleurir cette année ? »

T. S. ELIOT, *The Burial of the Dead*

Toutes les traductions françaises des poèmes de T. S. Eliot sont de
Pierre Leyris (*La Terre vaine et autres poèmes*, © Éditions du Seuil, 1976).

Londres, 2005

Rien qu'une cachette de souris, trois étages oblongs, trois couloirs pentus parcourus en trois pas, maison de pain d'épices dont elle ne sort plus, où elle ne respire presque plus, mais qu'elle surveille avec une patience de louve malade.

Il lui suffit d'un coup d'œil à l'extérieur pour savoir de quelle façon elle risque de dérapier. Les surfaces vernies, les chaussées trop lisses, les visages aplanis, tout peut l'entraîner trop loin d'elle-même ; et elle serait alors bien incapable de revenir en arrière. Il y a tant de façons de s'égarer.

Le jour est glissant sur Portobello Road.

Elle est assise dans ce fauteuil si bien pâli qu'elle ne se souvient plus de sa couleur d'origine, même si elle se rappelle le jour où elle l'a acheté, légère, vivace comme si elle étendait ses ailes pour la première fois. Peut-être ce fauteuil n'a-t-il jamais eu d'autres couleurs que celles qui vivaient dans ses yeux, ce jour-là ?

De ces mêmes yeux baissés, elle interroge ses mains.

Ou plutôt, les chemins tracés sur ses mains, envers, endroit, de furieuses striures qui ne laissent aucun espace libre : la surface d'une planète inconnue, ses mains. Et l'étrangeté de leur posture, au repos. La paume forme un creux, comme un bol, les doigts s'incurvent vers l'intérieur, mais pas de façon douce : angulairement, marqués par des phalanges épaissies, d'une teinte plus foncée que le reste de sa peau très blanche.

Ce sont des mains devenues des serres, mais qui seraient bien incapables de saisir ni de broyer la moindre proie. Non qu'elles aient jamais voulu broyer quoi que ce soit. Caresser, oui, sinuer, oui, suivre des courbes, oui, la douceur, n'était-ce pas ce qu'elle représentait jadis, dans sa lointaine jeunesse ?

La douceur faite Mary, *sweet sweet* Mary Rose, disaient ses parents, et ses sœurs les imitaient avec moquerie comme pour mieux effacer la sœur timide et friable. Celle qui, toute petite, ressemblait à une poupée de porcelaine, celle qui, grande, s'est mise à ressembler à une cigogne longiligne, un peu penchée, éternellement indécise, souriant de ce sourire fuyant qui révélait à tous la terreur papillonnant juste sous la surface.

Ce sourire, cette lèvre inférieure molle, ces yeux si pâles qu'ils disparaissaient, ce pli précoce entre les sourcils, tout l'avait trahie, à peine grandie. Elle était devenue une Mary fleurie de talc et de lavande, les mains toujours affairées, bouquets de fleurs, emballages de cadeaux, petits objets décoratifs, crochet-dentelle-tricot, tout cela, oui, une très bonne fille, pieuse et raisonnable, mais pas une fille à sauter et à enfoncer et à baiser, comme on dit

de nos jours si crûment, mais pourquoi pas, ces mots-là disent bien ce qu'ils veulent dire, pourquoi chercher des euphémismes coquets, cela n'en vaut plus la peine.

Elle avait quinze ans pendant la guerre. Quinze ans, l'âge où l'on doit prendre ce que l'on trouve, embrasser à pleine bouche tous ces garçons magnifiquement coincés dans leur tenue militaire, les retenir de son envie, de son corps, de ses cheveux, de ses enlacements, pourquoi faire semblant quand le temps est compté, pourquoi prétendre que tout ce petit jeu ne finit pas par se résumer uniquement à cela, le sexe sous toutes ses formes, sous tous les toits, dans les voitures, dans la campagne, sous le blé, dans les arbres, dans les nuages, dans les orages, sous les bombes, le sexe qui déchire les mauvaises étoffes et ruine les coiffures laquées et froisse les peaux sucrées? Que cela devait être bon de sentir qu'on en avait après tout le droit, pour ne pas les perdre, ces beaux gars solides et rugueux des campagnes, pour ne pas laisser s'échapper cette énergie qui fuirait si vite lorsque leur train les emmènerait vers leur destin trop bien deviné! Et les parents faisaient semblant de ne rien voir parce que c'était aussi cela, être patriote à cette époque, mettre la langue dans la bouche et la main sur le sexe d'un garçon pour lui dire de revenir, pour lui dire de se battre et de se protéger aussi, pour lui dire de ne pas perdre espoir au plus fort de la peur et des éclaboussures de peau et des fragments d'os dépassant d'une plaie et des visages à moitié disparus, tu reviens, d'accord, et le souvenir du baiser, et la trace rouge du baiser, et la boursouffure du baiser ne disparaîtraient pas, même lorsque leurs yeux s'ouvriraient à l'inanité

de la guerre au moment où d'autres yeux se refermeraient pour l'avoir vue de trop près.

Mais elle, Mary, non. À quinze ans c'était une bonne fille si timide, le mot était peut-être né avec elle, une *wallflower*, la douce, pâle et fragrante fleur qui se fondait dans la tapisserie pendant la fête tandis que les autres bouches s'en allaient, avides, réclamer leurs promesses. *Wallflower*, c'est joli, c'est insipide, c'est stupide surtout, il n'y avait pas de fleurs sur les murs, c'était sur sa robe qu'il y en avait, des fleurs, l'affreuse robe d'organdi choisie par son père pour ses quinze ans, un tel plaisir dans ses yeux lorsqu'il la lui offre qu'elle ne peut pas, non, lui dire « je n'en veux pas », la joie dans ses yeux c'est ça le cadeau, et la robe, même si elle est laide, froncée aux mauvais endroits pour souligner son absence de poitrine, pas une petite jupe étroite qui lui ferait des hanches divines, non, volants, fleurs, fronces, cette robe hideuse, elle la porte, et elle devient pour de bon la fleur de tapisserie que personne n'invite à danser malgré ses yeux bleu sable, malgré sa bouche attendrissante, malgré le sourire prêt à offrir le plus lumineux des cadeaux : elle soupire et sirote le punch qui lui monte à la tête et elle regarde les autres filles danser et elle soupire encore.

Mais, miracle, ce soir-là, le dernier avant le grand départ, cela n'a pas fini comme ça, n'est-ce pas, Mary Grimes? Ah, tu détournes le visage, tu caches ces mains qui n'ont plus rien à voir avec tes mains de quinze ans, pas des serres, celles-là, des mains aux paumes douces, aux ongles roses, des mains prêtes à être échevelées, tapotant sur tes genoux un rythme que tu aimais bien,

pourquoi détournes-tu le visage du souvenir de ta plus grande gloire ?

Quinze ans pendant la guerre, une dernière fête avant que les garçons ne partent, toi, prête à y aller en laissant derrière toi le cottage aux volets verts où vous habitez, toi et ta famille, dans une claustrophobie de chairs mortes, dans une illusion de chaleur qui gèle dès que la porte s'ouvre sur d'autres silences. Cette robe, ton père ne pouvait te l'offrir que noyé de bière, sinon il ne saurait pas. Ta mère ne pouvait oublier ses chevilles d'éléphant qu'aux rares moments où l'humidité consentait à abandonner les vieilles poutres et alors seulement elle se souvenait de *sweet sweet* Mary. Tu sais bien qu'il en a toujours été ainsi dans la campagne anglaise, et surtout dans le village de Benton-on-Bent, sur la rivière Bent, dont le nom n'avait pas encore acquis la connotation sexuelle qu'il aurait plus tard et qui n'évoquait pour toi que des courbes trop figées par les habitudes.

Et alors, ce soir-là, elle avait porté sa robe de *wallflower*, sachant dès qu'elle l'avait enfilée que ce serait son seul rôle, et elle avait remisé ses espoirs en sortant de chez elle avec une maturité qui n'avait rien à voir avec ses quinze ans, ce n'était pas ce soir, se disait-elle avec un sourire las, qu'elle perdrait sa virginité.

Cela ne s'était pas passé ainsi. Au milieu des balancements souples des corps, prélude aux accouplements, quelqu'un avait remarqué Mary Grimes, assise avec son punch orangé qui la saoulait doucement et ses pieds berceurs. Il s'était approché d'elle. Dans la demi-pénombre, et parce que le lustre de la salle des fêtes du

village était juste derrière lui, elle n'avait pu voir son visage. Rien qu'une vague silhouette forcément jeune, forcément virile, et une main qui se tendait vers elle avec des traces de noir sous les ongles et dans laquelle elle mettait la sienne en pensant que, pour un peu, ils s'envoleraient tous les deux vers le plafond. Il l'avait emmenée dehors, sous un ciel forcément sans lune puisque c'était la dernière nuit des amours et que c'était la moindre des choses que la nuit fût noire. Loin sous les arbres il l'avait emmenée, et elle, tremblante mais sûre, certaine que c'était leur dernière chance à tous les deux, comprenant, avec cette lucidité si contradictoire par rapport à ce qualificatif de *sweet* qu'on lui associait toujours, qu'il avait vu les couples se former et s'était tout à coup rendu compte qu'il avait perdu trop de temps à boire pour se donner du courage et qu'il ne restait plus aucune fille de libre pour sa dernière nuit de vie; c'était là qu'il avait vu la robe d'organdi à fleurs roses et peut-être était-ce une vision qui lui avait plu, ce champ fleuri d'attente, peut-être avait-il haussé les épaules par pis-aller, mais toujours est-il qu'il s'était dirigé vers elle et qu'elle le suivait à présent sous les arbres, loin sous les arbres sans peur autre que celle de ne savoir comment faire.

Dans un coin plus obscur encore, il s'était arrêté et il avait fait tous les gestes qu'elle avait vécus dans ses rêves. Cela l'avait étonnée. Comment sait-il? avait-elle pensé avant de comprendre que c'étaient leurs rêves communs à tous, c'étaient les rêves du corps et non de l'imagination, et c'était le corps qui poussait le jeune homme à appuyer Mary contre le tronc d'arbre et à lui soulever le

menton, à poser sa bouche bien d'aplomb sur sa bouche, à ouvrir ses lèvres de sa langue, en forçant un peu, à explorer cette bouche tenue secrète jusqu'à ce que sa langue, à elle aussi, se mette à bouger. C'étaient les rêves des corps qui rendaient si facile l'accointance entre deux personnes qui jusqu'ici ne s'étaient jamais vues (elle ne le voyait toujours pas) et qui, d'abord debout, les vêtements toujours en place, puis allongés, les vêtements ailleurs, se collaient à présent l'un à l'autre avec tant de fureur conquise.

La plupart du temps, elle garda les yeux fermés.

À la fin, ils étaient tous les deux heureux et déçus. L'esprit, qui avait repris ses droits, leur disait que tous ces gestes si longuement attendues par le corps tournaient vite court. Cependant, ils s'accrochèrent avec la tendresse obstinée de la jeunesse à l'illusion que c'était merveilleux, et ils s'embrassèrent longtemps.

Après s'être embrassés, ils se parlèrent, ou plutôt il parla, et elle aima sa voix tandis qu'elle l'écoutait, les yeux fermés, tandis qu'il racontait ce qu'il avait fait jusqu'ici et ce qu'il ferait après, elle reçut son histoire depuis l'enfance dans une ferme lointaine et les années boutonneuses jusqu'à son apprentissage de mécanicien chez le seul garagiste du comté voisin, celui qui réparait les vélos et les tracteurs des fermiers, elle reçut ses hiers, elle reçut ses demains, mais ses demains, elle le comprenait bien, il les inventait pour s'empêcher de penser qu'ils n'existaient peut-être pas, il parlait d'un cottage gentillet, de rideaux de percale fleurie, un peu comme ta robe, tiens (celle-ci faisait une grosse tache claire dans l'herbe non loin), des gamins, dit-il, qui viendront nous

embêter quand nous voudrions dormir. Elle se demanda si ce « nous » avait une signification quelconque, où l'entraînait-il avec ce rêve, disait-il n'importe quoi pour ne pas se mettre à pleurer à la pensée du camion où il serait entassé demain à l'aube avec les autres, parlait-il d'un futur entrevu et désiré, jouait-il un jeu, se moquait-il, elle n'en savait rien. Et il poursuivait, il aurait son garage à lui devant la maison, il aurait des outils neufs, de nouvelles machines que le garagiste actuel ne connaissait pas, bientôt tous viendraient vers lui parce qu'il ne saurait pas seulement réparer les vélos et les tracteurs mais aussi les automobiles, car plein de gens en auraient, des automobiles, ce ne serait pas comme maintenant, juste les notables, non, nous aussi on aura une automobile et ce sera bien fait pour le garagiste, un homme bourru et mauvais qui lui donnait les plus sales besognes, un cottage, des rideaux, un garage, des gamins, une femme bien sûr, avec qui il voudrait dormir — et mourir vieux, mais cela, il ne le dirait pas —, tu sais préparer des tartes, Mary, j'adore les tartes aux mirabelles, j'en raffole, j'en mangerais tous les jours, et elle se promit d'apprendre à faire des tartes, surtout des tartes aux mirabelles dont il ne reviendrait pas, et elle avait envie de lui demander, quand reviendras-tu, et elle avait peur de l'entendre répondre, jamais.

Ils se quittèrent avant l'aube, et ce n'est qu'une fois rentrée chez elle, précipitée dans sa chambre par une joie si désespérée qu'elle ne se sentit même pas tomber, qu'elle se rendit compte qu'elle n'avait pas vu son visage.

Elle connaissait son prénom : Howard, mais pas son nom. Quand elle penserait au cottage et au garage et

aux enfants, elle ne saurait même pas quel nom utiliser pour donner chair à ses rêves. Elle joua avec différents noms : Smith, Black, Rogers, Ecclestone, Preston, Baulkstead, mais aucun ne lui plaisait. Elle finit par se contenter de son prénom. Elle s'appellerait Mary Howard (et lui, Howard Howard). C'était un nom qui souriait.

Elle dormit. Au matin, elle se réveilla, sachant qu'elle resterait Mary Grimes.

Beaucoup de jeunes gens ne revinrent pas. De nombreuses jeunes filles devinrent des filles mères. Ce ne fut pas le cas de Mary, mais elle ne revit jamais Howard vivant. Était-il mort ou avait-il choisi de ne pas revenir la voir ? Elle préféra la première explication. Mary, à quinze ans, devint une veuve de guerre.

Sa chambre à coucher est au troisième. Le papier peint est orné d'une peuplade de moisissures qui, la nuit, dévorent les heures sans sommeil de leurs jacasseries silencieuses. Elle se demande de quoi elles parlent, ainsi figées, la bouche ouverte. Quelles récriminations, quelles révoltes, quelles blessures de papier peuvent-elles bien exprimer ?

Au deuxième, il y a les toilettes et la salle de bains, avec une fenêtre qu'on ne peut pas fermer, des tuyaux à moitié bloqués, de brusques coulées de rouille sur le linoléum violet. Dans la baignoire plus grise que blanche, l'eau a laissé des traces de griffures.

Le séjour-salle à manger au rez-de-chaussée est devenu non un lieu de vie, mais un dépotoir d'instant.

Rien n'a changé dans cette maison depuis longtemps. Ce n'est plus la peine, plus la peine d'entreprendre quoi que ce soit quand on est si proche du terme de sa vie et que le prochain instant risque d'être le dernier. Mary se le dit sans amertume mais comme un constat d'évidence, à quoi bon tenter le diable, c'est là aussi une superstition de moribond. C'est pour cela que tout est

resté figé, les rideaux attaqués par les mites, la moquette à l'odeur d'urine — même si ce n'est pas vraiment de l'urine, elle ne s'est jamais oubliée à ce point —, le lit au sommier défoncé qui l'oblige à dormir tout au bord, et même le trou au plafond, au-dessus du lit, d'abord minuscule, puis s'élargissant jusqu'à devenir gros comme une pièce de deux livres. Un petit trou qui, au milieu de la nuit, s'ouvre sur un gros inconnu. Elle préfère ne pas y penser.

Elle est entrée dans l'ère de l'à-quoi-bon. Tellement habituée à la déliquescence des choses que cela ne la heurte plus, au contraire, ce sont ses ruines à elle. Des ruines qui lui rappellent peut-être celles de Londres en ce jour de printemps où, à vingt-cinq ans, elle vient pour la première fois, consciente de ses cadavres et de ses promesses, et qu'elle contemple à volonté puisque dehors plus rien ne lui ressemble : elle est une intruse dans un siècle qui ne connaît plus de mesure.

Ville de cadavres et de promesses, oui.

Dix ans après la guerre, et Benton-on-Bent est orné d'un grand trou d'obus, un seul, aux abords du village miraculeusement épargné. Le conseil du village se demande s'il faut le combler ou le garder en mémoire de la terreur ; mais il y a d'autres trous plus importants à combler.

Mary était toujours condamnée à son rôle de bonne fille — bientôt de vieille fille — qui prenait soin de ses parents, tandis que son père devenait de plus en plus violacé et que sa mère n'arrivait plus à marcher sur ses énormes jambes. Des phoques échoués, pensait-elle, sur une plage grise où ils se débattaient mollement jusqu'à

ce qu'ils meurent d'asphyxie. Ailleurs, la guerre avait tout changé. Ailleurs, on commençait à reconstruire, mais, à la campagne, on s'obstinait à tout faire comme avant. La campagne était désormais privée de ses hommes jeunes et valides. En descendant au village, inconsciemment, elle comptait le nombre de jeunes gens qu'elle croisait; comme elle jouait, enfant, à compter le nombre de vélos sur le chemin du village, entre les pruniers et les pommiers. Sauf que ce n'était plus un jeu. Elle croisait des adolescents, oui, mais pâles et refermés sur une honte secrète de ne pas avoir été assez âgés pour aller se faire tuer. Et des vieux, des vieux partout, des vieux figés et vermoulus qui usurpaient à ses yeux ce bel air frais et vert dont tant de garçons étaient désormais privés.

L'air que Howard aurait dû respirer. L'air qui aurait baigné Howard le jour où il serait revenu de France, victorieux, grandi, meurtri, ennobli, embelli, et, sans prendre la peine de passer chez lui, il serait venu directement ici, chez elle, ayant obtenu son adresse avant de partir (mais pourquoi alors ne lui aurait-il pas écrit?), et il aurait frappé à la porte, et la première chose qu'elle aurait perçue en ouvrant, ce serait cet air lumineux au parfum d'aromates, cet air de thym et de *rosemary* — comme le chanteraient trente ans après deux garçons américains aux ballades syncopées, *parsley, sage, rosemary and thyme* —, et sans dire un mot ils se seraient embrassés, elle ne le serrerait pas trop fort pour ne pas appuyer sur sa blessure au côté droit et, comme cette première fois-là, il aurait fait tout exactement comme dans ses rêves.

La seule difficulté, avec les rêves de Mary, c'était

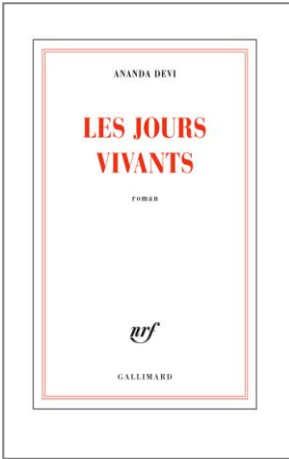
qu'elle n'arrivait pas à donner un visage précis à Howard. Elle voyait un uniforme, elle voyait un homme qui la dépassait d'une tête, elle voyait une masse de cheveux noirs (mais était-elle certaine qu'il avait les cheveux noirs? Ce soir-là, la lumière du lustre y avait fait, croyait-elle, jouer des reflets roux), elle voyait des traits fuyants, changeants, qui formaient tantôt le visage d'Errol Flynn, le Robin Hood voleur de cœurs, tantôt, à son grand désarroi, celui de Johnny Weissmuller, le Tarzan nageur. Cette fluidité du visage l'empêchait de peaufiner et de parfaire ses rêves. Les ombres qui le masquaient étaient un présage de détresse, creusaient la distance physique qui les séparait, lui rappelaient sans ménagement qu'il n'y avait eu qu'une nuit, une seule, même pas, une demi-nuit, un fragment de nuit, et qu'elle n'avait jamais pu voir son visage.

Au bout de quelques mois, lorsqu'elle avait commencé à oublier les choses qu'il lui avait dites lors de leur unique conversation, elle les avait consignées dans un journal. Elle savait que cela resterait l'événement le plus important de sa vie. Cependant, les années passant, le souvenir ne survivait plus que par les mots qui, de ce fait, devenaient eux-mêmes le souvenir — des formes sans chair et sans substance. Howard, le vrai, ses ongles tachés de cambouis, ses ambitions simples, le sourire dans sa voix lorsqu'il parlait des automobiles, la peur dans sa voix lorsqu'il évoquait un avenir sans certitudes, était remplacé par Howard Howard, mi-Flynn, mi-Tarzan, qui s'élancerait sur une liane de passion pour arracher Mary à son village, à sa famille, à sa campagne et surtout à son Grimes.

« Il te faut partir, maintenant, lui dit-il.

— Partir où? Je préfère mourir ici. Je n'ai pas le choix. Je n'ai jamais été. Si tu es mort, j'ai été plus morte que toi depuis longtemps. »

Il sent éclore en lui mille fleurs de glace.



Les jours vivants Ananda Devi

Cette édition électronique du livre
Les jours vivants d'Ananda Devi
a été réalisée le 15 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140411 - Numéro d'édition : 249691).

Code Sodis : N54756 - ISBN : 9782072484858

Numéro d'édition : 249693.